

10. Les Bourbakis au Brassus

L'aide aux réfugiés fut une affaire essentiellement privée. Chaque village eut à régler l'hébergement au mieux de ses possibilités. On utilisa essentiellement les lieux publics pour loger cette multitude de soldats.

Elle était enfant lors des événements. Elle témoigne 50 ans plus tard...

Vallée de Joux, 7 février 1921

Avec d'autres écolières dont la plupart sont depuis plus ou moins longtemps parties, je me suis revue portant les grands seaux de soupe à l'église du Brassus. Je ressens encore l'impression de peur causée par ces soldats français. Avec leurs grandes et haves figures, leurs habits en loques et leur air affamé. Ils se jetaient sur nous, se ruant, se bousculant, l'un plus pressé que l'autre. Pour recevoir cette soupe, les uns avançaient une vieille gamelle, les autres un fond ou un couvert de bidon, voire de vieilles poches ou quelque plat rouillé, même des ustensiles les plus invraisemblables. J'ai vu, devant l'ancienne vieille fromagerie du Brassus, un de ces malheureux rongant un morceau de tête de cheval ayant encore l'œil ; le même n'avait aux pieds pour toute chaussure qu'un lambeau d'étoffe.

Une grand-mère¹.

Louis Audemars-Valette, horloger et historien du Brassus (1850-1933), avait 21 ans lors des événements. Il témoignera du passage des Bourbakis un demi-siècle plus tard.

...

La population tout entière fut admirable d'entrain et de dévouement. Non seulement au village du Brassus, mais dans tous les hameaux, les chaudières à lessive étaient allumées pour y cuire d'énormes quantités de soupe qui était portée au village dans des boilles et des bidons, ceci par des chemins où des milliers de personnes avaient brassé la neige sèche, dans un temps où l'éclairage public était inconnu. La cure avait été convertie en infirmerie, et sous la direction du pasteur Charles Rochat, on y fit de la soupe toute la nuit.

Ce fut un spectacle que l'auteur de ces lignes n'oubliera jamais, que celui de cette église et des principaux locaux éclairés par de pâles falots, d'où s'échappaient les émanations inénarrables et où dormaient côte à côte d'un lourd sommeil ces pauvres soldats que la misère et les privations avaient fait échouer-là. Ils furent très dignes et très reconnaissants de tout ce qu'on faisait

¹ Un cinquantenaire février 1871-1921, FAVJ du 10 février 1921.

pour eux. Il ne pouvait être question de garder longtemps un pareil surcroît de population, qui aurait acculé à la famine les habitants du pays. Aussi le 2 février, dès une heure après midi, un contingent de plus de 2000 hommes s'acheminait par le Marchairuz vers Bière, où ils arrivèrent à 11 heures du soir. Malgré la journée réconfortante passée au Brassus, on ne saura jamais les souffrances que durent supporter ces pauvres soldats mal chaussés, pour brasser pendant 9 à 10 heures une pareille quantité de neige qui atteignait plus de 2 mètres au Marchairuz².

On évalue à environ 12 000 hommes et 500 chevaux le total des troupes françaises qui passèrent à la Vallée en ce mois de février 1871, dont le plus grand nombre fut évacué par le Mollendruz sur Romainmôtier, Cuarnens et L'Isle, accompagnés par les troupes locales. Quelques blessés et malades partirent quelques jours plus tard. Les maladies ne tardèrent pas à suivre cette invasion, entre autres la très redoutée variole noire, qui fit un certain nombre de victimes parmi la population civile ; on les conduisait au cimetière à travers les champs, par crainte de la contagion. Un lazaret pour varioleux fut installé au chalet de la Thomassette, où tomba la première victime, un soldat français resté inconnu, et dont l'enterrement a été relaté ci-dessus. Pendant ces deux journées des 1 et 2 février 1871, les magasins de la paroisse du Brassus et de toute la localité furent vidés comme jamais, tant par les achats des soldats, qui avaient encore quelque argent, que par la vente des denrées pour leur alimentation³.

² Sur ces déplacements dans des neiges aussi épaisses, il faut tout de même comprendre que les premiers font le passage, relayés bientôt par d'autres. Et ainsi, avec des troupes aussi nombreuses, on finit par passer sur un chemin parfaitement damé, ce qui diminue tout de même la peine des hommes. D'autres par nos Bourbakis, surtout du côté du Risoud, empruntèrent des chemins déjà frayés en partie par les chevaux lors des débardages des grands bois à l'époque abattu en plein hiver. Tout cela aida dans une certaine mesure cette pénible retraite.

³ Entrée en Suisse de l'armée de l'Est le 1^{er} février 1871, par Louis Audemars-Valette, Histoire du Brassus, Dupuis, 1996, pp. 87 à 89.



La laiterie du Brassus devant laquelle l'enfant qu'était alors cette brave grand-mère avait assisté à une scène inoubliable.



Le Brassus à l'époque du passage des Bourbakis. A droite, la route du Marchairuz qu'emprunteront les réfugiés le lendemain de leur arrivée dans la commune du Chenit.



Louis Audemars-Valette (1850-1933) devant sa maison du Crêt-Meylan.



Une journée d'hiver à ne pas mettre un Bourbaki dehors !